

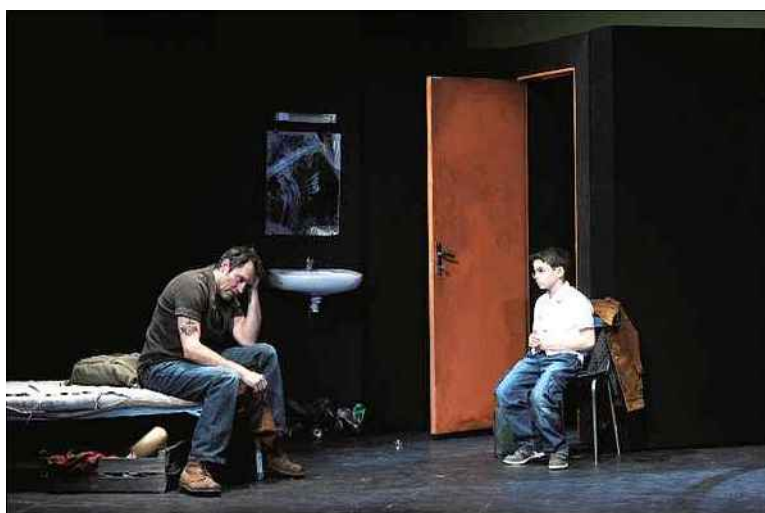


ON Y COURT

Solitudes

Un soir, une ville, un spectacle de Didier Bezace,
Théâtre de la Commune, Aubervilliers Jusqu'au 29 janvier,
01 48 33 16 16

Sur un quai désert, sous une lumière froide, un enfant dit à son père : « Si on trouve un fleuve, on peut toujours trouver la mer. » Cette petite phrase sonne comme le refrain d'une chanson triste. Elle accompagne la traversée des humbles réunis dans « Un soir, une ville », un spectacle de Didier **Bezace** d'après trois pièces courtes de Daniel Keene, un auteur australien (né en 1955) qu'il a contribué à faire connaître en France. Il en aime l'intimité, les mots simples, et la manière de placer en lumière des êtres qui n'ont pas la parole. « Fleuve » est la première histoire, fascinante et glacée. Un enfant au sortir de l'école retrouve son père, sans doute chômeur en fin de droits, ou SDF. A ce père, Patrick Catalifo prête un mélange explosif d'amour et de haine. Il mènera son enfant jusqu'au bout de sa nuit, et le renverra, seul, au bord du fleuve, avant qu'il ne soit trop tard : il aurait pu se tuer - ou le tuer, on ne sait pas. Son enfant le regarde, comprend, tente des questions, comme on avance sur la pointe des pieds. C'est magnifique, et les enfants que dirige Bezace (Simon Gérin et Maxime



Chevalier-Martinot en alternance) sont d'une justesse absolue. Dans « Un verre de crépuscule », un homme en dragage un autre, l'emmène dans sa chambre contre de l'argent, mais il voudrait aussi lui offrir un verre. Petite vieille atteinte d'Alzheimer, la grande Geneviève Mnich est l'héroïne perdue de « Quelque part au milieu de la nuit », que sa fille (Sylvie Debrun) mène dans une maison de retraite. Alors s'élève une chansonnette triste d'aujourd'hui. Tant de délicatesse, et de pudeur, pour dire la détresse... C'est si fragile, un être humain. **ODILE QUIROT**

Patrick Catalifo
et Maxime
Chevalier-Martinot
dans « Un soir,
une ville »